L'Electeur

POLITIQUE, LITTERAIRE ET CRITIQUE.

Premiere annee.---No. 48. A. GUERARD & CIE. Quebec, 13 Avril 1867.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGE DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de $ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de $ 1.00 pour la campagne.

Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

1 insertions	$ 0. 38
2 "	0. 63
8 "	1. 25
12 "	2. 00
34 "	3. 57

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

2 insertions	$ 0 50
4 "	0. 55
8 "	1 50
24 "	3. 00
48 "	5. 00,

Toutes lettres, correspondances, &. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. Editeur, Proprietaire Rue Ste. Marguerite, No. 47.

Poesie.

Le soleil souriait à la jeune nature,
L'hiver avait séché ses pleurs,
Et la brise entr'ouvrait son haleine pure
L'humide corolle des fleurs.

Le saule aux rameaux verts penchait sa rêverie
Sur les flots au reflet doré,
Et l'insecte enchâssait dans la verte prairie
Son corselet tout azuré.

Or, nous étions tous deux sous les bosquets de roses
Qu'épanouissait le printemps,
Si que sans y penser nos amours sont écloses,
Ecloses presqu'en même temps.

Le rossignol disait sa plainte enchanteresse,
Nous disions des serments bien doux ;
Tu devais pour toujours m'effeuiller la tendresse..
Madame, vous rappelez-vous ?

L'arbre pensif s'incline encor, l'insecte rôde,
L'églantier semble rajeunir,
Les vents ont leur parfum, l'herbe son émeraude ;
Notre amour est un souvenir.

Théodore DE BANVILLE.

FEUILLTON DE L'ELECTEUR.

13 AVRIL.

(*Suite et fin.*)

LA PIECE DE CINQ FRANCS.

La pauvre enfant s'était placée contre une borne, bien loin du bec de gaz, et quand une jeune fille plus heureuse qu'elle venait à passer, l'infortuné tendait sa main et demandait un sou. Un sou pour avoir un peu de pain ! Le soir, à Paris, les jeune filles ont bien autre chose à faire qu'à tirer un sou de leur poche ! Si la mendiante voyait venir un vieillard, elle se hasardait aussi à l'implorer. La vieillesse est souvent avare et dure : le vieillard passait. La soirée avait été froide et pluvieuse, la nuit s'avançait et les patrouilles, les gardes de nuit, les sergents de ville allaient s'emparer du pavé de Paris, lorsque la jeune fille, défaillante de besoin, tendit encore une fois la main ; elle s'adressa à un jeune homme qui s'arrêta, fouilla dans sa poche, et lui jeta une pièce de monnaie, tant il avait peur de toucher à cette misère ! Un homme de police qui guettait apparemment la mendiante parut tout d'un coup, et mettant la main sur cette jeune fille :

" Ah ! je vous y prends, dit-il, vous mendiez ; au violon, la belle !"

Le jeune homme alors s'interposa avec vivacité ; il prit le bras de cette mendiante, qu'un moment auparavant il n'aurait pae voulu toucher de son gant, et s'adresa à l'homme de police :

" Cette femme n'est pas une mendiante, dit-il, c'est une de mes connaissances.

Mais, monsieur.. voulut dire l'exécuteur de la loi contre la mendicité.

—Je vous répète que je connais madame... Ma pauvre bonne dame, ajouta-t-il en se penchant vers l'oreille de la jeune fille, qu'il prenait pour une vieille femme, acceptez ces cent sous et laissez-moi vous conduire dans la rue voisine, vous éviterez ainsi le cerbère qui vous poursuit."

L'écu glissa de votre main dans la mienne, poursuivit la nouvelle mariée, et comme nous passions alors sous le réverbère, dont je m'étais tenue jusque-là éloignée, je vis votre figure...

—Ma figure ! s'écria Frédéric.

—Oui mon ami, c'était à moi que vous sauviez ainsi la vie et peut-être l'honneur : vous avez donné un écu à lady Melvil, à votre future femme.

—Vous, disait Frédéric, si belle, si jeune, si riche, vous avez mendié !

—Oui, mon ami, j'ai reçu une aumône, une seule, et c'était la vôtre. Le lendemain de ce jour funeste, et qu'aujourd'hui je mets au rang de mes jours les plus heureux, une vieille femme à qui j'avais inspiré quelque pitié me fit entrer comme couturière dans une bonne maison ; la gaieté me revint avec le travail. Je devins l'amie de la femme respectable chez laquelle j'étais l'amie de la femme respectable chez laquelle j'étais. Un jour lord Melvil entra dans la petite pièce où je travaillais, et il s'assit auprès de moi. C'était un homme de soixante ans, grand, maigre et d'une figure froide.

" Mademoiselle, dit-il, je sais votre histoire, voulez-vous m'épouser ?

— Vous épouser ! m'écriai-je.

—Oui, j'ai des biens immenses que je veux pas laisser à mes neveux ; j'ai la goutte que je ne veux pas faire soigner par mes domestiques. Si j'en crois ce qu'on ma raconté, vous êtes d'un caractère aussi droit qu'élevé ; il ne tient qu'à vous d'être milady Melvil, et de prouver que vous êtes faite pour la bonne fortune comme vous avez supporter la mauvaise."

Je vous aimais, Frédéric, continua la jeune femme ; je ne vous avais vu qu'une fois, mais il m'était impossible de vous oublier, et quelque chose me disait au fond de l'âme que nos vies devaient s'écouler l'une près de l'autre. En regardant lord Melvil, en voyant sa figure mélancolique et son œil fin et presque cauteleux, je me disais aussi que l'étrange parti qu'il prenait n'était rien autre chose qu'une vengence, et il me répugnait d'en être l'instrument. Si le noble lord n'éprouva pas un refus, il s'aperçut aisément du moins de mon agitation, et, pareil à tous les hommes, qu'un refus ne rend que plus ardents, il redoubla d'instance.

Les gens qui m'entouraient m'engageaient à profiter de la folie d'un Anglais riche à millions, et dont une partie de la fortune ne pouvait pas tarder à m'apartenir. Moi, je pensais à vous ; j'embellissais votre figure de tout ce que mon imagination prêtait à mes souvenirs, et peu s'en fallut que l'image d'un homme que je n'avais aperçu qu'un instant ne me fit sacrifier ma fortune et la vôtre Frédéric. Cependant j'avais passé à une trop rude école pour que ces idées romanesques l'emportassent sur ma raison. Vous fûtes mis de côté par la jeune ouvrière, et je devins milady Melvil.

C'était un conte de fée, mon ami ! Moi, pauvre orpheline délaissée, j'étais la femme d'un d'un plus riches pairs de l'Angleterre ! Je pouvais dans une voiture encombrée de mes dominiques, passer par la rue où j'avais mendié quelques auparavant, et, toute vêtue de soie, toute couverte de diamants, marquer de l'œil la borne où je m'étais assise ! Jeux du hasard, caprice de la fortune ! les passions des hommes mon ami, sont les fées de monde !

—Heureux lord Melvil ! s'écria Frédéric, il a pu vous enrichir !

—Il fut heureux, en effet, continua madame de la Tour, et il me prouva très-bien que, puisque j'avais des inclinations honnêtes, ce mariage, regardé comme une folie, était la chose du monde la plus raisonnable. Il était riche au delà de mes vœux. Jamais il n'y pu parvenir à dépenser ses revenus ; il n'avait donc pas besoins de biens nouveaux ; et il calcula avec justesse que la reconnaissance lui attacherait une femme dont il ferait la fortune. Jamais non plus il ne s'est repenti d'avoir épousé une Française.

Je me suis confiés au noble pour le soin de mon avenir et j'ai embelli ses derniers jours. Il est mort en me laissant tous ses biens, et je fis alors en moi-même le serment de n'épouser jamais que l'homme qui m'avait secourue dans le moment le plus pénible de ma vie.. Ingrat ! ajouta madame de la Tour en tendant la main à son mari, qui ne faisait rien pour se rapprocher de d'une femme qu'il voulait aimer et l'enrichir. Mais, monsieur, vous n'allez donc jamais dans le monde ? Vous ne fréquentez donc ni les spectacles ni les concert ! Ah ! si j'avais su votre nom !

En parlant ainsi, la nouvelle mariée détacha de son cou un collier de rabis, et tira d'un sachet de soie qui y était attaché un écu de cent sous enchâssé dans un cercle d'or.

C'est le même, dit-elle en le mettant dans les mains de Fédéric ! A la vue de cet écu, on m'a donné un soir, le pain qui m'a fait vivre jusqu'au lendemain et un crédit de quelques heures. Le lendemain, les choses sont arrangées de manière que j'ai pu conserver votre écu ; il ne m'a jamais quittée. Ah ! que j'ai été heureuse quand je vous ai rencontré, il y a un mois ! Avec quelle ardeur j'ai fait arrêter mes chevaux ! Je me suis jettée à la portière de ma voiture, et j'ai saisi pour vous attirer auprès de moi le premier prétexte venu ! J'avais une seule crainte :

J'avais peur que vous ne fussiez marié ; alors vous n'auriez rien su de cette histoire, et la pauvre lady Melvil vous aurait enrichi secrètement et serait retournée en Angleterre, où elle aurait vieilli solitaire dans son château du pays de Galles."

Frédéric avait quitté les mains de sa femme ; il avait laissé échapper de ses doigts de mousseline brodée, et s'était emparé de l'écu cause de sa fortune et de son bonheur.